

## Lettres d'étudiants allemands tombés au front

**ALFONS ANKENBRAND**, étudiant en théologie à Fribourg, (P.55-56)

Né le 31 octobre 1893 à Vöhrenbach (Bade)

Mort le 25 avril 1915 à Souchez

Souchez, le 11 mars 1915,

« Prends garde à toi, nous devons nous dire adieu », c'est là le premier vers d'une vieille chanson de guerre que jadis nous avions l'habitude de chanter dans les rues de notre petite ville de résidence. Ces paroles se sont vérifiées plus que jamais et, à travers ces lignes, je veux vous dire adieu, à vous, à tous ceux qui me sont proches, à tous ceux qui me voulaient du bien comme à ceux qui me voulaient du mal, à tout ce qui m'était cher. Notre régiment a été déplacé à Souchez, cet endroit dangereux. Beaucoup trop de sang a déjà coulé ici. Il y a huit jours, le 142ème régiment est passé à l'attaque et a enlevé quatre tranchées aux Français. Notre mission est de tenir ces tranchées. Cette position en hauteur a quelque chose d'inquiétant. Autrefois déjà, à plusieurs reprises, un bataillon ou un autre de notre régiment a été envoyé ici comme renfort et, chaque fois, la compagnie rentrait avec des pertes de 20, 30 hommes ou plus. Tout le temps que notre compagnie a dû rester ici, nous avons eu 22 morts et 27 blessés. Les obus hurlent, les balles sifflent, il n'y a pas d'abris ou des mauvais, il y a de la boue, des excréments, de la saleté, des entonnoirs remplis d'eau, si profonds qu'on pourrait s'y baigner.

En rédigeant cette lettre, j'ai dû m'arrêter plusieurs fois. Près de nous, les obus sont tombés, de gros projectiles anglais de 28 centimètres, nous avons dû alors nous réfugier à la cave. Dans la maison d'à côté, un tel obus a enseveli 4 hommes qu'on a sortis des décombres complètement estropiés. Je les ai vus, c'était affreux ! Désormais, chacun doit s'attendre à la mort sous n'importe quelle forme. On a dû aménager ici deux cimetières militaires tant il y a eu de pertes. Je ne devrais pas vous en parler, mais je le fais quand même pour que vous lisiez les communiqués officiels dans les journaux d'un œil critique. Ils ne parlent que de victoires mais ne disent rien du sang versé, des cris des blessés auxquels personne ne répond. Les journaux ne disent pas non plus comment on enterre les « héros » et parlent pourtant de tombes décentes, composent des poèmes à leur gloire, etc. Certes, à Lens, j'ai assisté à plusieurs défilés en l'honneur des morts, là, on enterre les morts dignement (dans une fosse commune). Mais ici, chez nous au front, c'est une pitié quand on balance les morts par-dessus les tranchées et qu'on les laisse là ou quand on recouvre complètement de terre ceux qui ont été ensevelis par des obus. Je vois la mort et je salue la vie. J'ai accompli peu de choses dans ma courte existence, elle fut surtout remplie par mes études. Je confie mon âme au Seigneur, chez lui, elle sera pour l'éternité. Désormais, je suis libre, je peux tout oser. Ma vie éternelle appartient à Dieu, ma vie terrestre à la patrie, à moi il reste la joie et la force.

O mon pays ! Combien de fois j'ai été heureux dans tes forêts, tes montagnes. Maintenant tu réclames tes fils et, moi aussi, j'ai suivi ton appel. Me voilà, je rejoins les rangs des combattants et je serai fidèle jusqu'au dernier moment.

« Adieu, mes parents, mes frères et sœurs.

Nous nous donnons la main une dernière fois.

Et même si nous ne nous revoyons jamais,

Il nous reste l'espoir d'un avenir meilleur pour notre pays. »

C'est douloureux de devoir mourir loin du pays natal, loin du regard d'un être cher. Peu de guerriers auront la chance d'avoir une tombe près des leurs sur laquelle viendront les êtres chers pour prier et pleurer. Mais j'arrête là. Notre Père au ciel a chargé l'ange gardien d'adoucir la peine du mourant, il se penche sur lui, plein d'affection et lui montre déjà la couronne jamais fanée qui ornera sa tête là-haut.

« Et maintenant, je pars combattre

Même si la mort m'attend. »